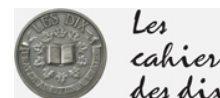


Les Cahiers des dix



Marie, fille du Roi

Un épisode de la colonisation de la Nouvelle France au 17^e siècle

Raymond Douville

Number 44, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015563ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015563ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Douville, R. (1989). Marie, fille du Roi : un épisode de la colonisation de la Nouvelle France au 17^e siècle. *Les Cahiers des dix*, (44), 255–295.
<https://doi.org/10.7202/1015563ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Marie, fille du Roi*

(Un épisode de la colonisation de la
Nouvelle France au 17^e siècle).

Par RAYMOND DOUVILLE

Principaux personnages

Marie Renaudin, fille du Roi — Antoine Arbour, colon, son mari.
Louise Robin, fille du Roi — Pierre Moran, colon, son mari.
Louis Arbour, fils d'Antoine — Renée Moran, fille de Pierre, son épouse.
Diverses autres filles du Roi: Charlotte Lemoyne, Nicole Rowley, Alice Martin, Gabrielle Laliberté, Claudette Gaulin, Anita Lapointe, etc.
Le gouverneur de la Nouvelle France, Remi de Courcelles.
L'intendant Jean Talon — Prêtres et missionnaires — hauts dignitaires.
Madame Bourdon (Anne Gasnier), protectrice des filles du Roi.
Officiers et soldats — colons et coureurs des bois.
La sœur directrice d'un couvent de Paris.
Des jeunes filles orphelines (16 à 20 ans).
Le notaire Pierre Duquet — son greffier.

ACTE PREMIER

DÉCOR: Intérieur d'une petite maison de colon près de Québec, vers 1685. Marie Renaudin est assise près d'une fenêtre à demi-ouverte et fait du reprisage. Sa belle-fille, Renée, va coucher son

* *Note de l'éditeur:* La maladie, puis le décès de notre collègue Luc Lacourcière l'ont empêché de terminer son article pour le présent Cahier. Pour y remédier, nous avons fait appel l'un de nos membres émérites, Raymond Douville, qui nous a offert ce manuscrit. Il s'agit, selon son expression, d'une fresque ou fantaisie historique sur un sujet qu'il affectionne particulièrement et qu'il ne destinait pas, du moins pour le moment, à la publication. Nous croyons tout de même que ce thème s'intègre bien dans l'esprit de nos travaux habituels, et nous remercions sincèrement notre collègue de sa collaboration.

bébé dans la pièce à côté et revient après avoir fermé la porte avec précaution.

RENÉE – (*Elle s'approche de sa belle-mère et lui parle à voix feutrée*)

Enfin il s'est endormi! J'ai toujours peur quand je le sens malade.

MARIE – (*d'une voix fatiguée*) Chaque année c'est la même chose.

C'est le temps des canicules, des mouches, des orages. L'hiver,

c'est le froid, les tempêtes de neige. On n'est jamais sûr de rien.

Ma chère Renée, c'est dur élever des enfants dans ce pays-ci.

RENÉE – Mais non, belle-mère. Quand on les aime, ça guérit de tout.

Vous le savez bien. Aujourd'hui, je sais ce que vous avez, Vous vous ennuyez de nos hommes. Pas vrai?

MARIE – Oui, c'est probablement ça. Si au moins ils étaient avec nous autres.

RENÉE – Y vont revenir, y vont revenir. Ça sera pas long asteure.

(*Du dehors arrive un chant de femme. Elle fredonne: «Y a long-temps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai»*).

RENÉE – Tiens, c'est maman qui vient nous voir. (*Louise Robin entre*

en chantant. Elle se sert de son chapeau de paille comme éventail)

LOUISE – Quelle chaleur! Oh la la!.. J'ai sarclé dans le jardin pendant une heure. Mais j'en peux plus.

MARIE – Moi aussi j'ai travaillé une partie de la matinée dans le jardin. Si tu voyais mes choux, mes radis. Je voudrais tant que tout soit beau quand nos hommes vont revenir.

LOUISE – Au fait, j'ai appris qu'on les a vus à Lachine, voilà trois jours passés.

RENÉE – (*Elle se jette au cou de sa mère*) Pas possible.

LOUISE – Hubert Gaudry, de Batiscan, a parlé à des hommes qui sont descendus avec eux des Outaouais...

MARIE – Comme ça, ça se pourrait qu'ils arrivent avant la brunante.

RENÉE – Peut-être avant.

LOUISE – L'orage d'hier a pu les retarder. Je les attends pas beaucoup avant demain.

MARIE – Je sais pas pourquoi, mais je ne me suis jamais autant ennuyée que durant ce voyage-ci. C'est peut-être que c'est le premier voyage de mon Louis, mon fils aîné. Qu'en penses-tu, Renée?

RENÉE – Je ne pense qu'à une chose: qu'ils reviennent!

MARIE – J'ai l'intuition qu'il va arriver quelque chose.

LOUISE – Antoine va t'annoncer que c'est son dernier voyage. Tu vas voir...

MARIE – Il me l'a déjà promis bien des fois. Mais qui sait?...

LOUISE – Pierre devrait bien rester lui aussi. Moi je suis d'avis qu'un homme arrivé à quarante ans ou à peu près ne devrait plus entreprendre des voyages comme ça. Y a moins d'endurance. Par conséquent, c'est plus dangereux dans des pays comme ça.

MARIE – J'ai jamais compris cette attirance pour la traite des fourrures. D'ailleurs on n'est pas plus riches quand ils reviennent. Puis l'année d'après, ils repartent.

LOUISE – Je dis pas, une fois, pour voir du pays. Mais c'est une vraie démangeaison chaque année. Si on pouvait les guérir!

MARIE – Bah! C'est une maladie qu'est pas guérissable. On le sait depuis longtemps. Mais on les aime quand même, et on n'ose pas les gronder. C'est peut-être notre faute, à nous, les femmes.

LOUISE – Tu as bien raison. Je les comprends un peu. Le pays est si grand. C'est bien tentant; partir — l'aventure. C'est à peine s'ils nous disent qu'ils se sont ennuyés de nous quand ils reviennent. Ils nous parlent de tout, et on les écoute. On ne pense qu'à une chose: ils sont revenus. Ils sont là, près de nous, dans notre petite maison, avec les enfants.

MARIE – Écoute, Louise. J'y pense quelquefois. C'est peut-être nous qui ne nous sommes pas adaptées à cette vie nouvelle. On a tout risqué, on a tout laissé pour venir ici. Nous aussi, on a tenté l'aventure!

LOUISE – Oui, l'aventure... C'est bien ça. Et je ne regrette rien, quoiqu'il arrive.

(Tout en bavardant, Marie a déposé son reprisage et s'est approchée de la fenêtre. Elle regarde au loin, sur le fleuve).

MARIE – *(après un silence)* Dieu du ciel!

LOUISE ET RENÉE – *(effarées)* Qu'est-ce qui se passe?

MARIE – *(à voix lente)* Ils débarquent des canots et *(elle regarde plus attentivement)*... et ils ne sont que deux!

LOUISE ET RENÉE – Deux? *(Elles approchent à leur tour et regardent)*

LOUISE – L'autre est sans doute malade là-bas, ou en cours de route.

MARIE – (*elle s'effondre dans une chaise*) Il est sûrement arrivé un malheur. Ils s'engagent dans le chemin de la côte, et personne ne chante. C'est pas normal.

LOUISE – C'est vrai, mon Dieu! Ils ne chantent pas. Ils ne nous appellent pas non plus comme les autres fois.

RENÉE – On les entend parler entre eux, la tête basse. Qui ça peut être?

MARIE – Je ne veux plus regarder. On le saura bien assez vite.

(*Les trois femmes restent dans la pièce, les yeux rivés sur la porte. Pierre Moran et Louis Arbour entrent silencieusement*).

MARIE – Nom du ciel! Antoine n'est pas là!...

PIERRE MORAN – (*en déposant lentement son baluchon*) Oui, Marie, c'est Antoine. Il reviendra pas, le pauvre lui.

MARIE – J'en avais donc le pressentiment.

(*Les trois femmes embrassent les deux voyageurs. Louis Arbour se rend près du berceau de son fils, en serrant amoureusement sa femme. Pierre Moran, nerveux, va et vient dans la pièce en bourrant sa pipe*).

PIERRE MORAN – (*Mal à l'aise, il s'approche de Marie et ne sais que dire*) Pauvre Antoine, c'est bien de valeur! (*puis brusquement*) Et vous autres, les femmes, vous avez pas eu trop de misère pendant qu'on n'y était pas?

LOUISE – (*sans enthousiasme*) Ah! on s'est arrangé, On s'est tenu ensemble le plus possible. On est voisins et parents, faut s'entraider quand on est seules pendant des mois. Pauvre Marie! Elle méritait pas ce qui lui arrive.

PIERRE MORAN – (*pour détourner la conversation, il s'approche du berceau de son petit fils*) Laissez-moi voir ce beau garçon que je connais pas encore. *Il se penche sur le berceau*) Bonté du Roi! En voilà un qui promet! Tu dois être fier, mon Louis?...

LOUIS ARBOUR – Vous savez, beau-père, comme j'avais hâte de le voir.

PIERRE MORAN – Si je le sais. Tu parlais rien que de lui. Tu y rêvait tout haut la nuit.

MARIE – (*d'une voix désespérée*) Je demande seulement au saint bon Dieu que le petit connaisse jamais les misères qu'on a endurées, nous autres.

(Moran se remet à arpenter la pièce, nerveusement. Il regarde Marie furtivement comme gêné. Il hésite à lui parler, cherche une excuse).

PIERRE MORAN – *(se parlant, à lui-même)* Je me demande, des fois, si on serait pas mieux de rester ici sur notre terre. On n'a pas de revenus, c'est vrai. Mais, bondance, on n'aurait pas tous ces tracas là. Je me demande...

LOUISE – *(exultante)* Dis-moi pas, Pierre, que tu y penses sérieusement? Renée, t'entends ça?...

RENÉE – *(sans enthousiasme et en agitant le berceau)* J'entends ça chaque année, depuis que je suis toute petite.

MARIE – Et nous autres, depuis qu'on est mariées. Presqu'à chaque retour, Antoine me répétait la même chanson: «C'est dur, c'est dangereux, ça se pourrait que j'y laisse ma peau. C'est mon dernier voyage».

LOUISE – La chanson, je la connais.

MARIE – Il disait ça chaque fois. Le printemps suivant, il repartait. Il m'embrassait. Je reviendrais à l'automne, qu'il disait. Sois pas inquiète. Il embrassait les enfants l'un après l'autre. Il t'a embrassé bien des années, mon Louis, avant que tu partes avec lui.

LOUIS ARBOUR – Je le sais, maman. Je m'en rappelle. Même qu'on t'entendait pleurer la nuit dans ton lit. On disait rien, on pensait seulement que tu étais malade. Je sais pourquoi asteure.

MARIE – Oui tu le sais. Mais ça sert, à quoi?... Tu pars toi aussi, et t'es marié. Tu as la même démangeaison. C'est pas guérissable cet attrait des voyages. Et voyez ce qui arrive aujourd'hui.

PIERRE MORAN – *(il va s'asseoir en face de Marie et veut parler, la consoler. Il hésite, gauchement)* Marie,... Marie... Antoine est mort, c'est vrai. Je te dirai un jour comment c'est arrivé. Un accident bête, comme toujours. Je suis aussi tourmenté que tu peux l'être.

MARIE – Je le sais, mon pauvre Pierre. Je sais que tu l'aimais bien et que tu aurais donné ta propre vie pour le sauver. Vous avez toujours été comme des frères tous les deux. Mais... il n'est plus là!

PIERRE MORAN – Oui, Marie, c'est vrai. Pour asteure, ce que je veux te dire, c'est ceci: Antoine n'est plus là. On peut rien y faire. Y faut donc pas se morfondre l'esprit. ça donne rien.

MARIE – Vous pouvez toujours pas m'empêcher de penser à lui. Il a été mon homme, mon mari. L'homme que j'ai choisi quand je suis arrivé à Québec, qui m'a aimé autant que je l'ai aimé. Avec qui j'ai passé des années dures, sans me plaindre, parce que je l'aimais. Et il n'est plus là. Je ne le reverrai jamais!... Dieu du Ciel, c'est épouvantable!

PIERRE MORAN – (*il se rapproche*) Je sais, Marie, que dans un moment comme ça, tu peux pas être normale. C'est naturel et on le comprend. Mais je voudrais te rappeler une chose: on s'est connus ensemble tous les quatre; on s'est mariés le même jour...

MARIE – Tu sais bien, Pierre, et toi aussi, Louise, que je n'ai rien oublié de ça. D'ailleurs dans les premiers temps, on en a parlé souvent de notre aventure. De notre belle folie, comme on disait.

PIERRE MORAN – Tu te rappelles aussi de notre serment?

MARIE – Ah oui, notre serment: «À la vie, à la mort!»

LOUISE – Dans le temps, on pensait surtout à la vie.

MARIE – Et maintenant, c'est la mort. C'est déjà la mort... Qu'est-ce que je vais devenir?...

LOUISE – Mais, Marie, nous sommes là nous.

MARIE – (*elle est pensive, rêveuse*) Que ça passe vite, tout de même, la vie. Même si elle a pas été rose. Vingt ans. Ça tout de même duré vingt ans.

LOUISE – Dire qu'on était des petites filles de couvent, des orphelines, sans espoir d'avenir. Puis, tout d'un coup, oup! on devient des filles du Roi. C'est comme ça qu'on nous appelait, hein Marie, des filles du Roi?...

MARIE – De s filles du Roi, oui, c'est ça. On était parties de France, de Paris, avec notre petit bagage, sans argent, sans parents pour nous dire adieu, pour venir chercher un mari dans un pays qu'on ne connaissait pas, Cette dame qui nous avait convaincues, madame... (*elle cherche le nom*).

LOUISE – Ah oui, madame Bourdon, je crois. Cette chère dame, je ne l'ai jamais oubliée. Elle venait nous voir les premières années de notre mariage, et elle était aussi contente que nous de nous savoir heureuses.

MARIE – C'est bien ça, madame Bourdon, Chaque soir, quand je fais ma prière, j'ai une pensée pour elle. Une pensée de reconnaissance. Je lui dois d'avoir connu Antoine, de l'avoir épousé.

LOUISE – Moi aussi, je pense souvent à elle...Quelle aventure elle nous a fait vivre! T'en souviens-tu?...

MARIE – (*elle rêve un bon moment*) Oui, Louise, quelle aventure! On était des petites filles de couvent, sans avenir, sans espoir d'aucune sorte. Que nous réservait la vie?... On avait dix-huit ans. Puis un jour. (*elle se lève et va vers la fenêtre*).

ACTE DEUXIÈME

DÉCOR: Un orphelinat pour jeunes filles à Paris, vers 1668. Une salle commune où les pensionnaires font de la couture, de la broderie, en caquetant. La sœur directrice et une dame étrangère entrent dans la salle.

LA DIRECTRICE – (*Elle réclame le silence*) Mesdemoiselles, j'ai à vous faire part d'un message de Sa Majesté le Roi et de monsieur Colbert.

UNE JEUNE FILLE – On veut nous envoyer à la guerre, vous allez voir (*rire*).

UNE AUTRE – Chut! – Écoutez.

LA DIRECTRICE – Un message de Sa Majesté est toujours important et doit être écouté avec respect. Mais celui-ci a ceci de particulier qu'il peut engager l'avenir de chacune d'entre vous.

LA JEUNE FILLE – Qu'est-ce que je disais? On a encore besoin de Jeanne d'Arc dans l'armée, pour sauver la France (*rires*).

UNE AUTRE – j'aimerais ça, moi : Général en chef des armées françaises.

LA DIRECTRICE – (*souriante*) Ce n'est pas tout à fait ce que le Roi offre à chacune de vous. Mais vous aurez tout de même l'occasion de servir la France.

LA JEUNE FILLE – Vous voyez, j'avais pas tout à fait tort. C'est entendu, on sera jamais Jeanne d'Arc! Alors, dites-nous de quoi il s'agit, mère directrice.

LA DIRECTRICE – (*après un silence*) Mesdemoiselles, Sa Majesté le Roi vous offre des maris.

(*Remous – Étonnement*)

UNE JEUNE FILLE – Des maris, à nous! (*Rires*)

UNE AUTRE – On n'aura qu'à dire: «Je veux un mari»... et Oup! le voilà!

UNE AUTRE – Où sont-ils ces beaux cavaliers? (*narquoise*) Merci, votre Majesté! (*elle fait une révérence*).

UNE AUTRE – Oui, au fait, où sont-ils? On voudrait bien les connaître.

LA DIRECTRICE – (*après un moment*) On offre un mari à chacune d'entre vous, si vous le désirez.

UNE JEUNE FILLE – (*spontanément*) Pour ça, oui, Il nous en faudrait bien un pour chacune d'entre nous.

UNE AUTRE – Est-ce qu'il y en aura assez?

LA DIRECTRICE – (*en souriant*) Vous pourrez avoir chacune un mari, et il en restera pour celles qui voudront vous suivre. Mais...

UNE JEUNE FILLE – Ah! Il y a des conditions?...

LA DIRECTRICE – C'est-à-dire... Oui, Au moins une condition essentielle.

UNE JEUNE FILLE – Laquelle? on voudrait bien savoir.

LA DIRECTRICE – Il vous faudra quitter Paris, et même la France.

DES VOIX – Ah!

UNE JEUNE FILLE – Pour aller où, ma Mère?

LA DIRECTRICE – (*grave, hésitante*) Bien loin d'ici. En Amérique, en Nouvelle France plus précisément... De l'autre côté du monde. (*Elle promène son regard sur les jeunes filles*).

UNE JEUNE FILLE – Chez les Sauvages?... Nous marier à des Sauvages?... Ah non, ça jamais.

UNE AUTRE – Non, jamais de la vie. J'aime mieux ne pas me marier.

UNE AUTRE – Moi aussi, j'en fais mon sacrifice.

UNE AUTRE – (*sèchement*) C'est cruel, une offre comme celle-là. Mère directrice, vous n'êtes pas raisonnable. Vous voulez donc vous débarrasser de nous?...

LA DIRECTRICE – Je vous demande de m'écouter. D'abord, il ne s'agit pas d'aller épouser des Sauvages. Il y a là-bas des Français comme vous et moi. Des Français qui viennent d'ici; qui ont des noms comme les vôtres, et qui sont peut-être de vos parents.

UNE JEUNE FILLE – C'est vrai: j'ai des parents qui sont partis comme ça.

LA DIRECTRICE – Ils aiment le pays et ils veulent y rester. Mais ils veulent se marier aussi. C'est bien naturel, n'est-ce pas?

UNE JEUNE FILLE – Ils seraient prêts à nous marier sans nous connaître?

LA DIRECTRICE – (*un peu impatentée, mais elle finit par sourire*). Mesdemoiselles: si des paysans ou des négociants de la Beauce, des vigneron de la Bourgogne venaient au couvent ici et vous disaient: «Mademoiselle, je veux vous épouser. Je vous ai vue, et vous me plaisez, J'ai du bien, et je vous ferai vivre aisément. Qu'est-ce que vous répondriez?

LA JEUNE FILLE – J'accepterais, pour sûr. Mais après l'avoir vu.

LA DIRECTRICE – Là-bas, ce sont des jeunes gens de la Beauce, de la Saintonge, de la Bourgogne, de la Normandie, qui sont partis. Ce n'est pas parce qu'ils sont loin qu'on doit les traiter de mauvais garnements. Mais ils sont loin, voilà. Je ne les connais pas plus que vous. Mais ne peut-on se fier à ceux qui les recommandent: aux officiers de cette colonie, aux missionnaires, aux religieuses qui y sont déjà?...

(*Un silence. – Les jeunes filles s'interrogent*)

LOUISE ROBIN – Des maris qui nous tombent tout cuits dans les bras, je trouve ça curieux, (*Approbation générale*)

LA DIRECTRICE – Moi aussi, au début, j'ai trouvé ça un peu suspect. Mais je me suis renseignée, pour votre protection à toutes.

MARIE RENAUDIN – Qu'est-ce que c'est que ce nouveau pays: la Nouvelle France? Où est-ce qu'on irait comme ça?...

LA DIRECTRICE – Voici précisément la dame qui va vous renseigner, car elle arrive de ce pays que nous ne connaissons pas. Madame Bourdon. Elle est ici pour vous donner les explications nécessaires.

MADAME BOURDON – (*Elle s'avance et fait des révérences*) — Mesdemoiselles...

LA DIRECTRICE – Madame Bourdon est une Française, comme vous et moi. Elle vit là-bas depuis longtemps. Elle va répondre à toutes vos questions. (*À madame Bourdon*) – Madame...

UNE JEUNE FILLE – Enfin, on va en savoir plus long.

LA DIRECTRICE – Je vais me retirer. Vous serez plus à l'aise, mesdemoiselles, pour discuter de votre avenir avec madame Bourdon. Que Dieu vous inspire et vous dicte votre avenir.

(La religieuse sort, – Les jeunes filles se groupent autour de madame Bourdon).

MARIE RENAUDIN – Madame, est-ce vraiment sérieux ce que vous venez nous offrir?

UNE AUTRE – On n'ose pas croire que vous venez vous moquer de nous, Madame, vous avez l'air si bonne, si maternelle. Ce serait trop cruel. Vous comprenez, c'est si inattendu pour nous.

UNE AUTRE – *(spontanée)* C'est peut-être providentiel. Elle existe, la Providence, même pour les orphelines, je suppose.

MADAME BOURDON – Mesdemoiselles, croyez-moi. Je voudrais que vous ayez confiance en moi comme si j'étais votre propre mère. C'est une situation un peu exceptionnelle, je l'avoue. Mais cette expérience, je l'ai vécue moi-même. C'est pourquoi je vous demande de me traiter comme une amie, une amie qui cherche votre bien, à vous toutes. Et aussi, naturellement, le bien de cette nouvelle colonie, qui sera une autre France. On l'appelle «la Nouvelle France». N'est-ce pas un signe d'espoir?

MARIE RENAUDIN – Nous avons confiance en vous, madame. Mais vous comprenez notre situation. Nous sommes un peu nerveuses.

MADAME BOURDON – Je voudrais vous assurer une fois de plus que nous ne voulons pas vous attirer dans un piège. Sa Majesté le Roi, monsieur Colbert, le gouverneur de cette colonie M. de Courcelles, l'intendant Talon, n'ont pas l'intention de vous expatrier de force. C'est une invitation à vous trouver un mari dans un pays d'avenir qui veut rester français. Je vis moi-même dans ce pays depuis plus de vingt ans.

UNE JEUNE FILLE – Depuis vingt ans, et les Sauvages vous ont pas massacrée?...

MADAME BOURDON – Comme vous voyez! Des Sauvages, il y en a, bien sûr. Mais, petit à petit, nous allons les civiliser, et ce pays sera français, coûte que coûte.

UNE JEUNE FILLE – Et vous allez retourner là-bas?

MADAME BOURDON – Certainement, et dès que je le pourrai. C'est devenu mon pays. Et, croyez-moi, c'est un beau pays. Un pays sain, un pays vivant, fait pour ceux et celles qui aiment l'aventure

et n'ont pas peur du travail. Je vous invite à me suivre. Je vous promets des maris à votre goût. Vous ne serez pas mariées de force, veuillez m'en croire. Vous choisirez vous-mêmes votre futur.

UNE JEUNE FILLE – Et si on n'en trouve pas à notre goût, est-ce qu'on pourra revenir?

MADAME BOURDON – Bien sûr. Et vous aurez fait un beau voyage. Vous aurez vu du pays.

UNE JEUNE FILLE – Une autre question, madame.

MADAME BOURDON – Je vous écoute.

LA JEUNE FILLE – Pourquoi ces Français qui sont là-bas ne veulent-ils pas épouser des femmes du pays? Il doit y en avoir.

MADAME BOURDON – Certainement qu'il y en a. Quelques aventuriers en marient, bien sûr, et vont vivre chez les tribus. Mais c'est le petit nombre. La plupart des colons sérieux ne veulent pas s'allier à elles parce qu'elles n'ont pas notre mentalité et nos manières de vivre. De plus, elles ne sont pas nombreuses, et les Sauvages veulent les garder pour les marier eux-mêmes.

LA JEUNE FILLE – Comme ça, on n'en serait pas jalouses?...

MADAME BOURDON – Je vous le garantis... (*en badinant*)... de façon générale, naturellement. Je ne veux pas être responsable des exceptions, s'il s'en produit. Écoutez-moi bien. Si ces Français qui sont là-bas n'étaient que des aventuriers, des repris de justice, des gens de rien, les autorités du pays ne les appuieraient pas lorsqu'ils demandent des femmes de chez-nous pour fonder des foyers honnêtes.

UNE JEUNE FILLE – Comment peut-on être sûres que c'est pour ça qu'ils veulent des filles de la France?

MADAME BOURDON – (*avec sévérité*) Mademoiselle, si vous ne me croyez pas, n'y allez pas, tout simplement.

LA JEUNE FILLE – Pardon, madame.

MADAME BOURDON – Ces gens sont sérieux, croyez-moi. Je les connais. Sinon, je ne plaiderais pas leur cause. – Ni la vôtre non plus.

UNE JEUNE FILLE – Qu'est-ce qu'ils ont l'air, les maris inconnus et intéressants qui nous attendent?

MADAME BOURDON – Ils sont, ni plus ni moins, comme les Français d'ici que vous prendriez pour maris. D'ailleurs, je vous l'ai dit, ils

sont des Français comme vous et moi. Ils viennent de Paris, de la Normandie, de la Saintonge. Bien peu sont riches, c'est entendu. Mais ce sont d'honnêtes hommes de métier, de bons artisans, qui vous feront bien vivre.

UNE JEUNE FILLE – Ils font quoi, là-bas?

MADAME BOURDON – Il y a des soldats, des marchands, des colons, des hommes de tous les métiers. Ceux qui décident d'être agriculteurs, les autorités leur donnent des terres. Ils n'ont qu'à les défricher, à les semer, et les terres leur appartiennent.

UNE JEUNE FILLE – Vous croyez, madame, qu'on doit y penser sérieusement? Vous savez, on a confiance en vous. Mais...

MADAME BOURDON – Oui, je sais. C'est une proposition inattendue, inusitée. Vous ne vous y attendiez pas, je le sais. Mais je vous demande de réfléchir... Comme je l'ai fait moi-même quand je suis partie. Et je ne le regrette pas.

UNE JEUNE FILLE – C'est ça. Parlez-nous de votre expérience.

MADAME BOURDON – Non, je vais plutôt vous parler de vous. Écoutez. Vous n'avez pas d'argent, pas d'avenir, pour la plupart. Vous n'avez plus de parents.

UNE JEUNE FILLE – Et parfois pas d'amis non plus pour nous aider!

MADAME BOURDON – Ah! J'oubliais. Précisément parce que vous êtes seules au monde et que le Roi veut contribuer à l'édification de ce nouveau pays, Sa Majesté offre à chacune d'entre vous qui se mariera là-bas une dot personnelle de cinquante livres, en plus d'un trousseau.

UNE JEUNE FILLE – Vous voyez ça: une dot! Nous autres, avoir une dot!

MADAME BOURDON – La somme sera remise à chacune à Québec, le jour de la célébration du mariage. Je n'insiste pas davantage, mesdemoiselles, je ne voudrais pas que vous vous laissiez tenter uniquement par l'attrait de cette modeste dot. Il y a plus. Une vie normale vous attend là-bas. Une vie de famille... Bon! je reviendrai chaque jour au bureau de mère directrice pour renseigner davantage celles d'entre vous qui désireraient plus de détails sur ce beau pays de la Nouvelle-France.

MARIE RENAUDIN – Une dernière question, madame. Combien de temps avons-nous pour prendre une décision?

MADAME BOURDON – Un navire part le 19 avril, et nous sommes en février. C'est le navire sur lequel je dois m'embarquer moi-même.

Mais je ne vous presse pas. Prenez le temps voulu pour réfléchir.

MARIE RENAUDIN – C'est ça, madame. Merci. Nous allons réfléchir.

(MADAME BOURDON SE RETIRE.)

PLUSIEURS JEUNES FILLES – Au revoir, madame. Et merci.

(Les jeunes filles s'assemblent pour discuter)

MARIE RENAUDIN – Elle a l'air sérieuse, la madame...

LOUISE ROBIN – C'est tout de même une importante décision à prendre.

UNE JEUNE FILLE – C'est notre avenir qui est en jeu. Il est vrai qu'ici, il s'annonce pas rose. Mais au moins, on est chez nous.

UNE AUTRE – S'en aller, comme ça, à trois mille milles d'ici, dans un pays qu'on connaît pas, épouser des hommes qu'on connaît pas non plus. Pour dire que ça me tente pas, ça me tente. Mais. j'hésite...

UNE AUTRE – Pourquoi que c'est à nous qu'on vient offrir ça? Est-ce que ça c'est déjà vu?

MARIE RENAUDIN – Il paraît qu'on a fait la même proposition dans d'autres couvents d'orphelines comme nous, et que les jeunes filles ne regrettent pas d'être parties.

UNE JEUNE FILLE – Tu es sûre de ça?

MARIE RENAUDIN – Je l'ai appris de ma tante. Ses deux nièces sont parties comme ça.

UNE AUTRE – Il paraît que des femmes y sont allées avec leur mari et leurs enfants. C'est signe qu'il y a des gens comme nous là-bas. Nous ne serions pas seules.

LOUISE ROBIN – Il y a aussi des prêtres, des religieuses, des hôpitaux, des militaires. Enfin, il y a un peu de civilisation.

MARIE RENAUDIN – Analysons froidement la situation.

UNE JEUNE FILLE – Tu es une femme pratique, toi, Marie. Nous t'écoutons.

MARIE RENAUDIN – Nous sommes 52 dans ce couvent. Car n'oublions pas que la même proposition a été faite aux autres groupes, aux autres classes.

UNE AUTRE – Et dans d'autres couvents aussi, probablement.

MARIE RENAUDIN – Probablement. Mais pensons à nous. Les autres décideront ce qu'elles veulent.

UNE JEUNE FILLE – C'est ça.

MARIE RENAUDIN – Ici, en ce moment, nous sommes dix. Combien parmi nous ont réellement l'espoir de se marier ici? Nous n'avons pas de dot, donc pas d'avenir. Toi, Louise, ton père et ta mère sont morts, Comme les miens d'ailleurs. Nous sommes ici par charité. Et toi, Charlotte?

CHARLOTTE – Moi, je n'ai plus de mère. Mon père et mon frère sont à l'armée, je ne sais où. Ils sont peut-être morts eux aussi. Ils sont peut-être déjà en Nouvelle-France. Qui sait? Un fait demeure: Je suis seule au monde.

MARIE RENAUDIN – Et toi, Lucie ?...

LUCIE – Moi, ma mère est veuve et doit travailler pour vivre. Je crois qu'elle viendrait avec moi, si on veut bien d'elle là-bas. Mais je ne l'abandonnerai pas.

MARIE RENAUDIN – Et toi, Lina?

LINA – Moi je n'ai pas grand chose à attendre de la vie. Ma mère est morte quand j'étais bébé. Mon père était avocat à Rouen. Il s'est fait rouler dans une affaire de succession, et il en est mort. Je suis seule au monde. .. (*Ironiquement*) Seule avec la particule attachée à mon nom: «Lina Buisson de la Garde». – C'est ma seule richesse!

MARIE RENAUDIN – Et vous Nicole?...

NICOLE – Moi, vous le savez toutes, mon père était médecin à Tours. Ma mère est morte, mon père s'est remarié à une femme qu'il adore mais qui ne veut pas de moi. J'aimerais mieux aller dans ce pays plutôt que de retourner dans ma famille. Pourtant... j'aime bien mon père!...

MARIE RENAUDIN – Vous voyez: inutile de nous le cacher. Chacune d'entre nous débite la même chanson. Pour une raison ou pour une autre, nous sommes seules au monde. Notre avenir ne dépend que de nous!

CHARLOTTE – Mon opinion est que chacune d'entre nous doit faire sa vie comme elle l'entend. La vie ne nous a pas gâtées, pas vrai?... À qui la faute? ... À personne – Alors!...

NICOLE – C'est mon avis aussi. Je crois qu'on devrait saisir au vol la proposition qu'on nous fait. Après tout, vivre et mourir ici ou ailleurs. Quelle différence?...

(Un silence. Toutes se regardent)

LOUISE ROBIN – *(Elle se rapproche de Marie Renaudin)*. Marie, tu as toujours été la plus sérieuse de nous toutes. Nous te demandons toujours conseil. On se ralliera à ton avis.

(Remous d'approbation)

MARIE RENAUDIN – Merci de votre confiance. C'est une grave décision à prendre. Une décision qui engagera toute notre vie. Si vous voulez, nous allons prendre la soirée et la nuit pour réfléchir, chacune de notre côté.

DES VOIX – C'est ça!...

MARIE RENAUDIN – *(songeuse)* C'est une proposition si subite, si inattendue! En somme, il y va de notre avenir.

CHARLOTTE – *(sceptique)* – Notre avenir!...

MARIE RENAUDIN – Nous nous rencontrerons ici demain matin, Nous échangerons nos impressions.

UNE JEUNE FILLE – C'est ça! Allons rêver à nos futurs maris, des hommes barbus, sales, pouilleux, tapis au fond des bois, comme des ours.

UNE AUTRE – Toi, je ne te vois pas là-bas. Tu serais malheureuse, dédaigneuse comme tu es! *(Ironiquement)* La fille de l'ancien grand prévost de Paris!...

L'AUTRE JEUNE FILLE – Je vais t'étonner, ma cousine. Ma décision est prise, à moi. Je pars. Advienne que pourra. J'aime mieux aller marier un homme des bois que se sécher en graine dans ce morne couvent. C'est ma philosophie à moi.

UNE AUTRE – Tu as raison, Alice. Moi je t'approuve. Je préfère ça aussi, plutôt que de marier ici un vieux monsieur très riche qui a la goutte et de mauvaises manières. Vous vous rappelez de Denise?...

UNE AUTRE – Denise, ah oui!

LA JEUNE FILLE – Je me marie richement, qu'elle disait. La belle vie que sera la mienne. Allez-y voir maintenant! Son beau vieux monsieur si distingué qui allait la promener en calèche tous les dimanches après-midi. Eh bien! Il est paralysé. Elle doit le torcher

jour et nuit. Et jaloux par-dessus le marché! Elle ne peut même pas sortir.

ALICE – Vous voyez! Est-ce qu'on n'est pas mieux de s'en aller là-bas, les yeux fermés et de tenter notre chance?... Comme d'autres l'ont fait avant nous. Moi, quoiqu'il arrive, je veux pas moisir au couvent. Ma résolution est prise: je pars! Je veux les voir de près, ces hommes des bois!

MARIE RENAUDIN – Allons, mes amies... Allons rêver plutôt à des Français normaux, des gens de notre pays, qui nous seront, espérons-le, de bons maris. Moi, j'ai confiance en madame Bourdon. J'ai l'intuition qu'on nous attend là-bas. Qu'on se rendra utiles...

LOUISE ROBIN – Alors, tu es décidée toi aussi, Marie?...

MARIE RENAUDIN – À demain, Louise. (*à toutes*) Allons, faisons de beaux rêves... Et que Dieu nous inspire et nous protège toutes (*Elle essuie une larme*)

(*Rétrospective*)

(*De nouveau dans la maison de Marie Renaudin, à Dombourg. Reprise de la fin du décor de la première scène.*)

MARIE RENAUDIN – C'est comme ça qu'on est parties, hein, Louise?...

LOUISE ROBIN – Oui. Ah! quelle aventure! Marie, dire qu'on a fait ça, nous autres!

MARIE RENAUDIN – Tout de suite après la proposition de madame Bourdon, la vie de couvent nous pesait déjà.

LOUISE ROBIN – On est parties 37, sur 52 qu'on étaient au couvent. Puis 12 sont venues nous retrouver l'année suivante, après ta lettre à la directrice, Marie.

MARIE RENAUDIN – Je me rappelle surtout un détail. Et ce détail, je l'ai jamais oublié. Pendant la traversée, on s'épiait toujours l'une l'autre...

LOUISE ROBIN – Oui, et on pensait toutes à la même chose...

MARIE RENAUDIN – Qui aurions-nous pour mari ?...

LOUISE ROBIN – (*elle regarde son mari, Pierre Moran*). Oui, c'est bien ça!... Qui aurions-nous pour mari?...

ACTE TROISIÈME

(Un salon du palais du gouverneur, le château Saint-Louis, à Québec. Dignitaires, colons, militaires, les filles du Roi nouvellement arrivées. Beaucoup d'exubérance).

L'HUISSIER – *(à haute voix, après avoir frappé trois coups)*

— Son Excellence monsieur le gouverneur Rémi de Courcelles.

(Le gouverneur salue à droite et à gauche, et prend place à son fauteuil).

L'HUISSIER – Monsieur l'intendant Jean Talon. *(L'intendant entre et, discrètement, va se placer debout à droite du gouverneur).*

LE GOUVERNEUR – *(s'adressant à madame Bourdon)* Madame, *(madame Bourdon s'avance un peu)* le message que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous m'informait que vous avez réussi à convaincre à nouveau un autre groupe d'honorables jeunes filles de notre pays commun, la France, à venir partager notre vie en ce pays prometteur.

MADAME BOURDON – C'est exact, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR – En mon nom personnel, au nom de monsieur l'Intendant et des autres autorités de cette colonie, je vous remercie et vous félicite de vous être acquittée si honorablement de votre mission.

MADAME BOURDON – C'est une grande joie et une grande satisfaction pour moi, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR – Votre message parlait d'un choix exceptionnel de jeunes filles, Il me tarde de les connaître, et sans doute aussi tous ceux qui sont ici présents.

(Murmures parmi les colons et les soldats)

MADAME BOURDON – Monsieur le Gouverneur, en effet, je dois vous dire que nous sommes particulièrement fières du choix de cette année. Nous sommes sûres que toutes ces jeunes filles sont d'excellentes recrues, puisées dans toutes les classes de la société française. J'ajoute que, comme les années passées, nous avons scrupuleusement étudié les antécédents de chacune d'elles.

LE GOUVERNEUR – Je vous remercie, et vous exprime notre gratitude.

MADAME BOURDON – Comme vous nous avez fait l'honneur de nous le demander, nous avons été assez heureuses pour décider quel-

ques demoiselles de la noblesse et de la haute bourgeoisie à venir épouser quelques-uns de vos distingués officiers qui ont l'intention de s'établir en ce pays.

LE GOUVERNEUR – Madame, nous vous en sommes très obligé...

MADAME BOURDON – Selon votre désir, monseigneur, ces demoiselles ont été accueillies, dès leur arrivée, au couvent des Dames Ursulines.

J'ai maintenant l'honneur de vous présenter, à vous monsieur le Gouverneur, à vous, monsieur l'Intendant, ces jeunes filles destinées à nos compatriotes français qui veulent s'établir en cette colonie, lesquelles, j'en suis sûre, se plairont ici et à qui nous avons fait connaître tous les avantages de ce merveilleux pays.

(Remous parmi les colons et les soldats, qui chuchotent entre eux).

ANTOINE ARBOUR – *(un colon)* – Nous autres, on se fiche pas mal des demoiselles et des baronnes. Qu'on nous emmène des femmes comme nous autres, et on sera satisfaits.

PIERRE MORAN – *(autre colon)* – On aura du choix, comme tu vois.

JOACHIM DURANT – Qu'est-ce que ça va valoir, des petites femmes fanfreluches comme ça dans ce pays-ci?...

ANTOINE ARBOUR – Tiens, regardons-les défiler.

(Madame Bourdon est à gauche du Gouverneur. Les jeunes filles défilent, font une révérence au Gouverneur et à l'Intendant Talon. Madame Bourdon les nomme).

MADAME BOURDON – Simone Hudon – Alice Martin – Gabrielle Laliberté – Blanche Noël – France Martel – Marie Renaudin

LE GOUVERNEUR – Elles ont de bien jolis noms, vos protégées, Madame...

MADAME BOURDON – *(souriant)* – Monsieur le Gouverneur, c'est un choix parfait sur toute la ligne! *(elle continue)*... Et voici Louise Robin, Claudette Gaulin, Denise Dionne, Nicole Raulay...

LE GOUVERNEUR – Raulay, Raulay !... Un nom de mon pays. *(Il s'adresse à Nicole)*. De quelle région était votre famille, mademoiselle?...

NICOLE – De l'Artois, monseigneur.

LE GOUVERNEUR – *(à madame Bourdon)* Vous voyez, elle vient de l'Artois, mon pays! *(À Nicole, paternel)* — Vous vous plairez ici, j'en suis sûr. Je veillerai sur votre bonheur.

NICOLE – Merci bien, monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR – Je rencontre ici une charmante jeune fille qui est originaire de mon pays, l'Artois, Soyez toutes assurées toutefois que, de quelque province que vous soyez originaires, vous êtes toutes les bienvenues dans ce merveilleux pays. Vous vous y plairez, j'en suis convaincu, et nous veillerons sur votre protection. Nous voulons vous fournir un avenir heureux. Madame Bourdon vous l'a assuré avant votre départ de France. Nous tiendrons notre promesse. J'ai l'honneur de vous parler ici au nom même de sa Majesté le Roi. Je dirai plus: En autant que je suis concerné, j'aimerais être parrain du premier de chacun de vos enfants.

(Le gouverneur s'éloigne, après avoir salué l'assistance et particulièrement madame Bourdon).

UNE JEUNE FILLE – Ouf ! On se croirait chez le Roi de France.

UNE AUTRE – Ça m'intimide, quant à moi !

UNE AUTRE – C'est pas un pays aussi sauvage que je pensais. Je commence déjà à l'aimer.

MARIE RENAUDIN – *(lorgnant vers les colons)* Ils vont peut-être se décider à venir nous parler. Ils ont l'air timides.

LOUISE ROBIN – Et nous, qu'est-ce qu'on a l'air. Ils disent peut-être la même chose de nous. *(Madame Bourdon s'approche du groupe, et demande le silence. Elle montre l'intendant Talon qui s'avance au milieu de la salle).*

L'INTENDANT – *(Il lève la main pour attirer l'attention).* Selon l'habitude, maintenant que les présentations officielles sont terminées, monsieur le Gouverneur nous autorise à utiliser cette salle pour une rencontre générale. J'ai l'honneur de demander à madame Bourdon de bien vouloir inaugurer la danse avec moi. En votre honneur, mesdemoiselles ! Amusez-vous bien !

(L'intendant Talon s'approche de madame Bourdon et avec elle inaugure la danse. — Danse générale entremêlée de chansons diverses. — Musique, etc.)

(On retrouve dans un coin de la salle Marie Renaudin et Antoine Arbour; Louise Robin et Pierre Moran; Charlotte Lemoyne et Joachin Durant).

MARIE RENAUDIN – S'il nous arrive de danser encore ensemble, monsieur Arbour, de grâce ! ne dites pas que vous dansez mal. Oh ! la, la, Je n'ai jamais autant sautillé de ma vie, Et toi, Louise?...

LOUISE ROBIN – (*Elle s'éponge le front*). J'en suis encore toute fourbue. (*Familièrement, elle s'accroche au bras de Pierre Moran*) On disait qu'on venait dans un pays sauvage. On se croirait plutôt à Paris.

PIERRE MORAN – Vous venez de Paris?

LOUISE ROBIN – C'est-à-dire que j'étais en pension à Paris. Mon père, quand il vivait, était taillandier à Tours.

PIERRE MORAN – C'est curieux, c'était mon métier avant de venir ici comme soldat.

LOUISE ROBIN – Ah! oui?...

PIERRE MORAN – Mais dans ce pays-ci, en quittant l'armée, j'ai pensé que c'était mieux d'avoir une terre. On nous les donne.

LOUISE ROBIN – Vous avez une terre, une vraie terre à vous?...

PIERRE MORAN – Oui, une vraie terre à moi, j'ai mon contrat signé par le notaire. Il est vrai qu'elle est encore presque toute en bois. J'ai un peu essouché et semé un peu. Ça commence à prendre l'allure d'une vraie terre où on peut demeurer.

LOUISE ROBIN – (*songeuse*) Une vraie terre à soi! Mon défunt père avait toujours rêvé de ça.

PIERRE MORAN – Le mien aussi. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'est différent de là-bas. C'est dur des fois, mais on est libre et il suffit de ne pas avoir peur de travailler.

MARIE RENAUDIN – (*s'adressant à Antoine*) C'est votre opinion aussi, je suppose?...

ANTOINE ARBOUR – Ce que Pierre vient de dire, je l'endosse en plein. D'ailleurs, nos terres sont voisines. On partage pour le moment la même cabane tous les deux, en attendant de se bâtir une vraie maison. Plus que ça, on était dans le même régiment dans l'armée. Quand on est partis, on s'est dit: «À la vie, à la mort!». Ça tient toujours et on se laissera jamais.

PIERRE MORAN – Et vous autres, les demoiselles: ça fait longtemps que vous vous connaissez?...

MARIE RENAUDIN – Nous autres, nous étions au même couvent. C'est là qu'on est devenues amies. On a décidé ensemble de venir ici. Et on aimerait bien ne pas trop s'éloigner l'une de l'autre.

ANTOINE ARBOUR – Ça pourrait s'arranger, je crois bien. Tous les deux, on reste à une heure de marche de Québec. L'endroit s'appelle Dombourg.

LOUISE ROBIN – (*rêveuse*) Dombourg. Quel joli nom!

PIERRE MORAN – Vous voyez, ça vous plaît déjà!...

MARIE RENAUDIN – Dombourg, Dombourg. C'est vrai que le nom est joli. (*Antoine, intéressé, la regarde*).

(*Tous réfléchissent un moment. Joachim Durant se lève et arpente la pièce. Il est barbu, peu sympathique*).

JOACHIM DURANT – (*il s'adresse à Charlotte*) Oubliez pas que moi aussi j'ai une concession tout à côté.

ANTOINE ARBOUR – As-tu eu ton contrat de concession, toi, Joachim?...

JOACHIM DURANT – (*bourru*) Je peux pas tout faire à la fois. J'arrive des pays de l'Outaouais. Je peux pas aller chercher des fourrures et jardiner en même temps. Mais je veux une femme, moi aussi, comme vous autres. C'est mon droit, pas vrai?...

ANTOINE ARBOUR – Mais oui, Joachim, c'est ton droit. Mais il te faut une femme qui te conviendra et à qui tu conviendras. Tu comprends ça Joachim?. – Est-ce le cas de mademoiselle Charlotte?...

CHARLOTTE – (*sèchement*) Non. Certainement pas!

JOACHIM DURANT – Bon: J'aime ça la franchise, moi. On sera pas pires amis. D'ailleurs, je retourne dans les pays d'en-haut dans un mois. J'aime encore mieux les sauvagesses que les petites freluchettes de Paris (*Joachim sort, sans regarder personne*).

CHARLOTTE – Bon, voilà une affaire de réglée.

ANTOINE ARBOUR – Vous avez bien fait de dire non, mademoiselle. Durant n'est pas un homme pour vous. Vous l'avez jugé. C'est un grognon de nature. Quand il est tout seul, il se chicane avec son ombrage. Mais il ferait pas de mal à une mouche, Il est doux avec les animaux; il élève même un petit ours et il nous demande, à Pierre et à moi, d'en prendre soin quand il est en voyage. Mais, encore une fois, c'est pas un homme dans votre tempérament.

CHARLOTTE – Merci bien. Mais c'est beau comme départ, ça promet!...

MARIE RENAUDIN – Charlotte, reste avec nous, en attendant. Ne te décourage pas. Tu sais que nous sommes toutes comme des sœurs.

(*S'adressant à Antoine*). Et vous autres, monsieur Arbour, parlez-nous un peu de vous. Vous comprenez qu'on est curieuses.

ANTOINE ARBOUR – On comprend ça. Et comme on veut vous garder avec nous autres, on va se vanter un peu. (*Rires*). Seulement, ce que je vais vous dire, c'est la vérité vraie. Pierre, si je vais un peu loin, tu le diras franchement.

PIERRE MORAN – Entendu. Vas-y Antoine.

ANTOINE ARBOUR – (*il se tourne vers Marie*) D'abord, je me présente. Mon nom est Antoine Arbour. Je viens de l'Île de Ré, en Saintonge. Pourquoi je suis venu ici et que je veux y rester. Je vais le dire. J'ai jamais eu peur de la misère, parce que je suis né dedans. Ça, je crains pas de le dire. La misère, j'ai connu ça tout petit. Puis un jour, j'ai été appelé dans un régiment et envoyé ici...

(*D'autres couples causent ensemble, tout près. Un colon se montre trop entreprenant, et sa compagne lui donne une gifle. La jeune fille éclate en sanglots et vient trouver Marie Renaudin*).

ANTOINE ARBOUR – Il méritait ça, le cochon.

MARIE RENAUDIN – (*à la jeune fille*) Reste avec nous, Gabrielle. On va te protéger.

PIERRE MORAN – Je vous approuve, mademoiselle. Et surtout, allez pas croire qu'on est tous des gens comme ça, dans le pays. Ah non!

ANTOINE ARBOUR – Ça, tu peux le dire. On est pas riche, mais on est honnête.

PIERRE MORAN – Ce que vous savez peut-être pas, vous autres les demoiselles de Paris et d'ailleurs en France, c'est que c'est nous autres, les colons qui veulent s'établir en Nouvelle-France, qui avons demandé au gouverneur et à l'intendant de nous envoyer des femmes de chez nous, si elles veulent de nous. Un homme ne peut pas vivre sans femme tout le temps de sa vie. C'est le simple bon sens, ça, bon sens de bon sens!...

LOUISE ROBIN – (*à Pierre*) Est-ce que je puis vous poser une question... disons indiscrete?...

PIERRE MORAN – Pourquoi pas? On n'a pas de cachettes pour vous. Allez-y...

LOUISE ROBIN – Les femmes d'ici, je veux dire, les sauvagesses, elles ne vous intéressent pas?...

PIERRE MORAN – (*il s'esclaffe*). – Antoine, t'entends ça! Nous vois-tu marier des sauvagesses?...

CHARLOTTE – Mais pourquoi pas?...

MARIE & LOUISE – Oui, pourquoi pas?... Qu'est-ce qu'elles ont?...

PIERRE MORAN – Tout simplement, les demoiselles, parce qu'on les aime pas. Elles ne nous aiment pas non plus. On est pas fait pour vivre ensemble. C'est pas notre genre, vous comprenez?...

ANTOINE ARBOUR – C'est vrai ce que Pierre vient de dire. C'est aussi simple que ça. C'est comme avec les Turcs et les Anglais. On s'entend pas. À part ça, les Sauvages, ils veulent les garder pour eux autres, parce qu'elles sont pas nombreuses.

JOACHIM DURANT – (*il est revenu au groupe*) À part ça aussi, elles sont pas attirantes plus que de raison.

(*On se moque discrètement de cette remarque de Durant, qui n'est guère attirant lui-même*).

PIERRE MORAN – Elles n'ont pas notre façon de vivre, vous comprenez? Nous autres, on veut vivre comme en France. C'est pour ça qu'on a demandé des femmes de chez nous. Vous pouvez pas nous blâmer?...

LOUISE ROBIN – Pour ça, non, bien sûr.

ANTOINE ARBOUR – J'irai plus loin. On n'a pas demandé n'importe quelles femmes. On voulait pas de gourgandines, on est sérieux. On a insisté pour avoir des femmes honnêtes, parce que nous autres on veut faire notre vie comme du bon monde.

PIERRE MORAN – Comme nos pères et nos mères étaient. C'est aussi simple que ça. La seule différence, c'est que c'est dans un autre pays.

ANTOINE ARBOUR – En France, chez nous, on crevait de faim. C'était la misère. Un seul moyen de s'en tirer, c'était l'armée. Je remercierai toujours le saint bon Dieu de m'avoir envoyé ici, où on est libre. C'est dur des fois, mais on est libre. Quand on a été enchaîné dans la misère noire, c'est beau d'être libre, de pouvoir travailler comme on veut et d'avoir l'avenir devant nous. Une terre... une terre à moi tout seul, une terre à perte de vue! J'aurais jamais imaginé ça. C'est à moi, à moi tout seul!...

PIERRE MORAN – Comme j'approuve ce que tu dis, Antoine.

ANTOINE ARBOUR – (*À Gabrielle*) Mademoiselle, on a essayé de vous insulter tout l'heure. Il y en a partout des gens comme ça. Ici comme ailleurs. C'est inévitable. Mais comptez sur nous, on va vous protéger, vous aider. Vous serez pas seule. Pas vrai, Pierre?...

PIERRE MORAN – (*spontané*) Pour sûr. On va protéger toutes celles qui voudraient marier des bons gars comme nous autres!

ANTOINE ARBOUR – Oui. ça, c'est juré. Bondance, que la vie va être belle!

LOUISE – C'est plaisant de vous entendre causer. On se renseigne sans s'en apercevoir.

ANTOINE ARBOUR – J'étais en train de faire un beau portrait de moi tout à l'heure, et j'ai perdu le plancher.

PIERRE MORAN – Rapport à la gifle...

GABRIELLE – C'est ma faute. Je m'en excuse!...

MARIE RENAUDIN – C'est à nous maintenant de poser des questions. Parlez-nous un peu du pays. Est-ce un pays pour les femmes? (*Ironiquement, en regardant Durant*), Des petites demoiselles de Paris?...

JOACHIM DURANT – (*bourru*) Non, c'est pas un pays pour les petites femmes de Paris, qui se poudrent, qui portent de belles petites robes d'indienne, des petits souliers de satin, et qui ont toujours peur de se salir. Je vous vois pas, vous autres, vivre par ici. Vous allez geler tout rond. Ça, je vous l'assure.

ANTOINE ARBOUR – (*il coupe la parole à Durant*) Pour être franc, c'est un pays dur. Surtout l'hiver. Pourquoi nous autres, on est venus? Pourquoi on veut y rester?. Je vous l'ai dit tout à l'heure. C'est qu'on est libre. J'avais jamais connu ça être libre, avoir l'avenir devant soi. Faire ce que l'on veut. Avoir une terre. Bon Dieu de Bon Dieu, dire que j'ai une terre à moi!

PIERRE MORAN – (*sentencieux*) Se sentir libre, ça fait oublier toutes les misères. La misère d'ici, c'est rien, comparée à notre jeunesse et à la vie de nos parents.

ANTOINE ARBOUR – (*Il se rapproche de Marie, qu'il veut convaincre*) Je suis parti de la Saintonge parce que mon père, mon grand-père et tous mes grand-pères avant lui faisaient toujours la même chose: cultiver un petit lopin de terre, juste de quoi faire vivre leur famille. Puis les enfants s'éparpillaient.

PIERRE MORAN – Ils allaient manger leur misère ailleurs, chacun de leur côté.

ANTOINE ARBOUR – Tandis qu'ici, on a une terre, une grande terre qui nous appartient. J'aurais jamais pu avoir ça en France.

MARIE RENAUDIN – (*impatiente*) Mais est-ce un pays pour les femmes?, malgré ce qu'on a dit tout à l'heure monsieur Durant...

PIERRE MORAN – Un pays pour les femmes?... Bonté du Roi!... Je vais vous répondre, moi!

ANTOINE ARBOUR – Vas-y, Pierre !...

PIERRE MORAN – (*il essaie d'être convaincant, et se lève*). – Allez voir dans la seigneurie de Beauport, par exemple. Des femmes sont venues de France avec leurs maris, et même avec des enfants, des enfants tout jeunes. Elles n'ont jamais voulu retourner là-bas. Pourquoi? Elles sont libres. Elles sont assurées de manger trois fois par jour, Elles doivent travailler, c'est sûr. Mais au moins, elles ne crèvent pas de faim. Les enfants non plus. C'est la même chose dans toutes les seigneuries, que ce soit dans les gouvernements de Québec, de Trois-Rivières ou de Montréal. Partout c'est la même chose. Toutes les femmes sont heureuses dans ce pays, même si c'est dur des fois.

LOUISE – Et les Sauvages? – Parlez-nous des Sauvages!...

PIERRE MORAN – Des Sauvages? – Oui. Il y en a, bien sûr. Au début, à ce qu'on dit, ils étaient dangereux. Ils ne voulaient pas voir d'étrangers. Mais ils se sont éloignés, Et dans les environs, on n'en voit presque plus.

ANTOINE ARBOUR – C'est le trop-plein de la France qui est venu ici, et qui veut y rester. Quant à moi, je suis décidé: je reste dans le pays. Mais je veux y rester avec une femme qui voudrait de moi, avec qui je m'entendrais. (*Doucement, il prend les mains de Marie*). Mademoiselle Marie, je veux pas me vanter, mais si vous décidez de rester ici, vous trouveriez pas de meilleur mari que moi.

PIERRE MORAN – (*il s'approche de Louise*) Mademoiselle Louise, vous pouvez pas les laisser aller comme ça. Je vous ai dit qu'on étaient voisins, Antoine et moi. Il faudrait bien rester ensemble, tous les quatre.

ANTOINE ARBOUR – Oui, ça serait bien logique. On s'entraiderait, on partagerait tout, les joies et les misères. Deux couples qui s'entendent bien, ça passe partout.

LOUISE – (*rêveuse*) C'est vrai ça. Plus j'y pense, plus je crois que ce serait une solution...

CHARLOTTE – Je vous jalouse pas, mais je vous envie. Je vous souhaite sincèrement beaucoup de bonheur. Vous le méritez tous quatre.

GABRIELLE – Moi aussi, je vous fais mes souhaits sincères de bonheur.

MARIE RENAUDIN – On vous laissera pas toutes seules, croyez-moi. Vous aurez votre chance vous aussi, j'en suis sûre.

PIERRE MORAN – Si vous voulez, on va vous aider. Il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes dans le pays.

CHARLOTTE – Merci bien. Je pense que je vais attendre un peu, et choisir moi-même. Je ne suis pas pressée.

MARIE RENAUDIN – Avenante comme tu l'es, tous les hommes vont courir après toi. Toi aussi, Gabrielle...

GABRIELLE – Moi aussi, je vais attendre ce que le sort me réserve.
(*Un colon s'avance vers le groupe; ce peut être un soldat, fusil en bandoulière*).

LE COLON – Excusez-moi tous. Madame Bourdon vient de me dire qu'il y a ici une jeune fille qui vient de Pontoise. Gabrielle, qu'elle m'a dit.

GABRIELLE – C'est moi.

LE COLON – (*exubérant*) Don de Dieu! Enfin, quelqu'un de mon patelin. Et une femme par-dessus le marché. A! en voilà de la veine!

(*Il attire Gabrielle à l'écart*)

MARIE RENAUDIN – (*à Charlotte*) Tu vois. Les miracles se produisent à chaque minute ici. C'est un autre mariage à brève échéance, je le parierais.

CHARLOTTE – Moi, je ne me presse pas. Surtout après mon aventure.
(*Elle regarde Durant s'en aller, tête basse*). Tiens, il est parti. Tant mieux!

(*Pierre Moran regarde vers la porte et aperçoit un petit homme habillé de noir, nerveux, serrant des paperasses sous le bras*).

PIERRE MORAN – Regarde, Antoine, le notaire qui se promène et cherche des contrats à signer.

ANTOINE ARBOUR – C'est bien vrai. C'est le notaire Duquet. Hé! notaire, amenez-vous par ici. Voilà deux contrats de mariage pour vous.

LE NOTAIRE – (*paternel*) Patience, mon jeune ami, patience. J'ai besoin de voir madame Bourdon. J'ai bien d'autres contrats à rédiger par le temps qui court.

ANTOINE ARBOUR – Nous autres, on est pressés. Notre choix est fait.

LE NOTAIRE – Il y en a beaucoup dont le choix est fait. Je peux pas suffire et vous, vous devrez attendre. Les contrats doivent être signés à mon étude, devant témoins. C'est la loi!

ANTOINE ARBOUR – La loi, la loi! Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse à nous, la loi. On veut se marier, c'est l'essentiel.

LE NOTAIRE – (*d'une voix douce*) J'en ai déjà dix-huit à rédiger avant les vôtres. De plus, madame Bourdon ne veut pas que j'en passe, si les conjoints ne se sont pas fréquentés durant au moins trois semaines, Et elle a raison, la bonne dame... (*narquois*) Mais d'ici là, rien n'empêche de continuer à vous connaître... et à vous aimer. (*À Marie*) N'est-ce pas, la belle?...

ANTOINE ARBOUR – Vous, notaire, c'est pas votre rôle de faire le curé, ni la morale. Pour ça, on peut s'arranger tous seuls. Passez notre contrat, et laissez faire le reste. Et ça presse. On va la voir, madame Bourdon, vous inquiétez pas...

LE NOTAIRE – Bon, bon!...

(*Un huissier se tient derrière le notaire et lorgne depuis un temps vers Charlotte, qui a suivi le manège. Il s'approche de Charlotte*).

L'HUISSIER – Vous êtes seule, vous, mademoiselle?...

CHARLOTTE – Comme vous voyez...

L'HUISSIER – Comme c'est regrettable! Est-ce que je pourrais vous revoir?...

(*Le notaire interrompt brusquement l'huissier en le tirant par la manche*).

LE NOTAIRE – Gilbert, prenez mes papiers et allez les porter à mon étude.

L'HUISSIER – Oui, notaire, tout de suite, tout de suite.

(*L'huissier se retire à reculons, fait une révérence tout en continuant à regarder Charlotte qui le suit des yeux*).

LE NOTAIRE – (à Marie) Mademoiselle, la fièvre des épousailles s'étend partout. Vous en avez encore une preuve.

MARIE RENAUDIN – (à Charlotte) Charlotte, j'ai l'impression que ton cas n'est pas désespéré.

CHARLOTTE – Tu crois?...

LE NOTAIRE – (narquois) Le contraire me surprendrait. Je crois que vous ne pourrez pas échapper à la contagion, vous non plus.

CHARLOTTE – Vous croyez?...

(Le notaire attire Antoine à l'écart et lui parle secrètement)

LE NOTAIRE – Antoine, je ferais bien une exception pour toi. On vient du même patelin. On est presque cousins. Tu es un bon garçon, je sais. Il n'y a rien que j'aimerais autant que de t'accommoder. Mais je ne peux pas, Tu comprends?...

ANTOINE ARBOUR – Bon, bon, on va attendre. Si seulement je ne me la fais pas enlever par un autre. Il y a plus d'hommes que de femmes dans ce pays-ci, tu le sais, notaire?...

LE NOTAIRE – Ne t'en fais pas pour ça, Antoine. Ta Marie, tu vas l'avoir, j'en ai l'intuition, et ça me connaît! Mais patiente un peu. Voilà!

ANTOINE ARBOUR – Bon, je vais t'écouter. Je vais attendre. Mais pas trop longtemps. Autrement, je vais changer de notaire.

LE NOTAIRE – Antoine, je vais te dire ceci: j'en ai bien vu des frimousses venues ici pour se marier. Je parle un peu par expérience. Eh bien! Je puis te dire que tu as fait un bon choix. Ça me fait plaisir.

ANTOINE ARBOUR – (il pose la main sur l'épaule du notaire. Pendant ce temps, Marie Renaudin les observe). – Merci bien, Pierre, cher notaire! Tu es resté un bon copain. Pour te récompenser, je t'enverrai de la clientèle.

LE NOTAIRE – Tu ne trouves pas que j'en ai assez. – (solennel) Jamais un notaire, dans aucune province de France, même dans aucun pays, je pense, n'a passé autant de contrats de mariage en aussi peu de temps. C'est une vraie manne!

ANTOINE ARBOUR – Je suis bien content pour toi, Pierre. À part ça, ça te va bien, être notaire.

(Le notaire pousse Antoine un peu plus à l'écart)

LE NOTAIRE – Il y a longtemps que je voulais te parler de ça, Antoine.

ANTOINE ARBOUR – De quoi donc, Pierre?...

LE NOTAIRE – Tu ne me tiens pas rancune?...

ANTOINE ARBOUR – Rancune de quoi?...

LE NOTAIRE – Tu te souviens, notre vieil oncle de La Rochelle, le curé Stéphane?

ANTOINE ARBOUR – Sûr que je m'en souviens. Et puis après?...

LE NOTAIRE – Tu te rappelles, il voulait nous montrer le latin à tous deux. Toi, tu as refusé. Moi, j'ai accepté. Et me voilà notaire! Et toi, tu regrettes rien?...

ANTOINE ARBOUR – Moi, j'aimais pas l'instruction, c'est bien simple. Surtout le latin. J'y comprenais rien. À part ça, me vois-tu, moi, notaire?... (*il s'esclaffe*). Non: j'ai été soldat. Ça été dur des fois, Asteure je suis colon, dans ce pays. Toi, tu es notaire, et on s'est retrouvé. C'est le bon Dieu qui a voulu ça. On peut rien y faire. En plus de ça, je vais avoir une femme. Et une femme à mon goût. Comme tu vois, je ne regrette rien.

LE NOTAIRE – Bon! Que je suis content, Voilà une affaire éclaircie!...

ANTOINE ARBOUR – Oublions notre jeunesse, Pierre. Tu as confiance, toi, dans ce pays?...

LE NOTAIRE – Avec une femme comme tu vas avoir, Antoine, reste avec nous autres. Et tu auras de l'agrément, je te l'assure!...

(*Madame Bourdon s'approche d'eux*)

LE NOTAIRE – Oh! Madame Bourdon. Venez!

MADAME BOURDON – Vous avez l'air de bien vous entendre tous les deux?...

ANTOINE ARBOUR – Bien sûr: on est des cousins. On vient de se rappeler des souvenirs de jeunesse.

LE NOTAIRE – Croyez-moi, madame: Antoine voulait se marier ce soir même. Il est épris pour de bon!

MADAME BOURDON – Je ne puis le blâmer. Marie est une charmante fille.

(*Tout en causant, ils se rapprochent de l'autre groupe*)

ANTOINE ARBOUR – Pour ça, oui. Je la trouve bien à mon goût. Et elle aussi, je crois, mais dites-moi pas qu'il faut attendre trois semaines!...

MADAME BOURDON – (*Elle s'adresse à tout le groupe*) Comme règle générale, je suis d'accord avec les autorités – nous ne permettons

pas de contrat ni de cérémonie religieuse avant trois semaines, et parfois un mois de fréquentations. (*Remous*). Et ceci, dans votre intérêt à tous. L'expérience nous l'a prouvé.

CHARLOTTE – Moi, j'approuve ça!...

LE NOTAIRE – C'est plein de bon sens, bien sûr.

ANTOINE ARBOUR – Il faut bien accepter. (*Il regarde le notaire, narquois*). C'est la loi!...

MADAME BOURDON – Les jeunes filles sont logées, les unes chez les Hospitalières, d'autres chez les Ursulines, d'autres dans des familles qui ont bien voulu accepter de les héberger, Moi-même, j'en loge chez moi.

LE NOTAIRE – Comme vous voyez, c'est sérieux.

PIERRE MORAN – Mais c'est long, aussi!...

MADAME BOURDON – Ainsi, mesdemoiselles, vous êtes protégées. Mais aussi vous êtes libres. Vous pouvez voir vos prétendants chaque jour, causer avec eux. Vous apprenez à mieux vous connaître.

MARIE RENAUDIN – Madame, je vous approuve et vous remercie.

MADAME BOURDON – (*avec fermeté*), Nous voulons assurer votre avenir et aussi celui de votre futur. Nous pensons à vous tous.

ANTOINE ARBOUR – Moi, madame Bourdon, je ne changerai pas d'idée. Vous pouvez le croire. Aussi, j'admets vos règlements; mais pour d'autres, pas pour moi. Mon choix est fait.

MADAME BOURDON – Ça, je le sais, cher monsieur. D'ailleurs, vous auriez tort de changer. Mais nous, nous devons agir dans l'intérêt général. Il nous faut tout prévoir dans la mesure du possible. C'est notre devoir. Pouvez-vous nous en blâmer?...

PIERRE MORAN – On admet ça!...

MADAME BOURDON – (*Maternelle, et d'une voix douce*) Vous allez vous fréquenter pendant ces quelques semaines. Vous allez réfléchir ensemble puis chacun de votre côté. Vous pouvez aussi demander conseil. Ensuite, s'il y a lieu, nous fixerons ensemble la cérémonie religieuse du mariage... après, bien entendu, le passage obligatoire à l'étude de notre cher notaire.

LE NOTAIRE – (*révérencieux*) Madame!...

ACTE QUATRIÈME

(À l'étude du notaire Pierre Duquet, trois semaines plus tard. Une pièce de sa maison transformée en bureau. Paperasses, étagères, etc. Le greffier est assis à une petite table, affairé dans ses papiers).

(Le notaire se lève et reconduit à la porte un jeune colon et une jeune fille).

LE NOTAIRE – Eh bien voilà qui est fait. Votre contrat de mariage est annulé. Vous êtes libres tous deux. Bonne chance, chacun de votre côté. Je crois que vous avez bien agi.

LA JEUNE FILLE – *(elle attend que le jeune homme soit sorti)* Alors notaire, vous croyez que j'ai bien fait?...

LE NOTAIRE – Bien sûr que vous avez bien agi. C'est long, le mariage, Perdez pas patience, ma belle!...

LA JEUNE FILLE – Merci bien, notaire. J'aurais jamais pu m'entendre avec lui. Je lui souhaite tout de même d'en trouver une à son goût. *(Elle regarde au dehors)*, Tiens, voici des gens pour vous, je crois. *(La jeune fille sort et laisse passage à Antoine et Marie, Pierre Moran et Louise, puis à Charlotte, qui est seule).*

LE NOTAIRE – *(à Antoine)*, Antoine, qu'est-ce que je te disais, il y a presque un mois? – Je te disais: attends, ne te presses pas. Fréquentez-vous, connaissez-vous, avant de faire quoi que ce soit...

ANTOINE ARBOUR – C'est ce qu'on a fait. On t'a écouté sur toute la ligne!...

LE NOTAIRE – Tu vois les deux jeunesses qui sortent d'ici. Ils ont voulu aller trop vite. On s'aime, qu'ils disaient. J'ai passé leur contrat, avec la permission de madame Bourdon...

ANTOINE ARBOUR – Puis?...

LE NOTAIRE – Ils viennent de me demander, d'un commun accord, de résilier leur contrat. Ils ne s'entendaient pas. Et maintenant, ils sont heureux tous les deux.

ANTOINE ARBOUR – Bien ça, ne nous arrivera pas à nous autres, hein, Marie?...

MARIE RENAUDIN – Sûr que non, à présent qu'on se connaît bien.

LE NOTAIRE – *(il réclame l'attention, après s'être assis à son bureau)*. Bon, maintenant les choses sérieuses. Avant de signer les

papiers, je dois inscrire les noms, prénoms, âge, l'endroit d'origine et les noms des parents. C'est la loi...

ANTOINE ARBOUR – ... La loi! Toujours la loi! Dire qu'on était venus ici pour être libres!

LE NOTAIRE – (*sans faire allusion à la remarque d'Antoine*), — Mon greffier va inscrire ces détails. (*au greffier, d'une voix brusque*), Allez, Gilbert, écrivez!...

LE GREFFIER – Je suis prêt, notaire, je suis prêt...

(*Tous s'approchent de la petite table du greffier. Charlotte les suit, timidement*).

MARIE RENAUDIN – C'est moi qui commence?...

LE GREFFIER – (*Il cherche à se rendre intéressant*) Il faut quelqu'un pour commencer. D'habitude, c'est le premier...

LE NOTAIRE – Gilbert, ce n'est pas le temps de faire de l'esprit. Des contrats de mariage, c'est important!...

LE GREFFIER – Oui, monsieur le notaire. (*Il regarde Marie*). Alors, comment s'appelle la jolie demoiselle?...

MARIE RENAUDIN – Je m'appelle Marie Renaudin.

LE GREFFIER – (*Il écrit lentement et répète chaque lettre à haute voix*) Marie Renaudin... Votre âge?...

MARIE RENAUDIN – Dix-huit ans. Née paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris.

LE GREFFIER – (*lentement*) Pas si vite, s'il vous plaît, pas si vite. Il faut que je note tout soigneusement. Un contrat de mariage, c'est sérieux... Oui, c'est très sérieux. Il ne faut rien oublier, vous savez ... (*Tout en parlant, il écrit*).

LE NOTAIRE – (*solennel*), Gilbert, arrêtez votre babillage. Un contrat de mariage, ça ne se fait pas à la légère.

LE GREFFIER – (*continuant à écrire*), C'est ce que je viens de dire, notaire. C'est ce que je viens de dire... (*On frappe à la porte*)

LE NOTAIRE – Ne te dérange pas, Gilbert. Je vais répondre moi-même. Qui ça peut bien être?...

(*Il va ouvrir et aperçoit madame Bourdon*)

LE NOTAIRE – Ah ça par exemple, madame Bourdon! Notre-Dame-des-Épouseuses en personne, qui daigne se rendre à mon étude. Quel honneur! Je vous offrirais bien un siège, mais, comme vous

voyez, la pièce est déjà passablement remplie. Entrez tout de même.

MADAME BOURDON – Ne vous excusez pas, notaire. Les jeunes filles qui sont ici en ce moment, je les ai à l'œil depuis leur départ de France. Je ne cherche pas à les épier, mais je fonde de grands espoirs Sur elles.

LE NOTAIRE – (*obséquieux*) Il n'y a pas rien que vous, madame, comme vous pouvez le voir.

MADAME BOURDON – (*Elle embrasse les jeunes filles à tour de rôle*) Je sais, notaire. Aussi je voulais assister à leur contrat de mariage. Je me suis renseignée sur leurs futurs, Je crois qu'elles ont fait un excellent choix. Eux aussi d'ailleurs.

(*Pendant ce temps, les conjoints achèvent de fournir les détails au greffier*).

MADAME BOURDON – (*Elle aperçoit Charlotte*) Ah! Vous êtes ici, Charlotte. Je suis heureuse.

CHARLOTTE – Moi aussi, madame. Vous savez, j'ai gardé la chambre pendant deux semaines. Le frisson, la fièvre. Peut-être que l'air du pays ne me va pas...

MADAME BOURDON – Mais non, mais non! Ca va aller, vous allez voir!...

CHARLOTTE – Vous permettez que je reste, madame, même si je n'ai pas encore de futur, moi?..

MADAME BOURDON – Mais oui, Charlotte, restez avec nous. De plus, nous allons toutes deux signer à leurs contrats de mariage. Ça va leur porter chance, vous verrez...

CHARLOTTE – Ah! merci bien, madame. Vous êtes gentille.

(*Le greffier, qui n'a rien perdu de la scène. regarde furtivement Charlotte. Il se remet à écrire quand elle lève les yeux sur lui.*)

ANTOINE ARBOUR – (*à madame Bourdon*) Madame, vous êtes comme une vraie maîtresse d'école. Vous ne lâchez vos enfants que quand vous êtes sûre qu'il n'y a plus de danger pour elles. Lâchez Marie avec moi, et dormez en paix sur son compte. Je vais m'occuper d'elle.

MADAME BOURDON – Je sais, monsieur Arbour. Bonne chance.

MARIE RENAUDIN – Merci, madame Bourdon, de m'avoir convaincue de venir dans ce pays. C'est une aventure, mais elle valait la peine,

je crois, de la risquer. J'ai confiance que je ferai un bon ménage avec Antoine.

LOUISE ROBIN – Oui, c'est un beau pays. Il y a de l'imprévu. C'est toujours du nouveau. Je suis sûre que je vais m'y plaire. Pierre, on va s'aider ensemble...

PIERRE MORAN – N'aie pas d'inquiétude, Louise. Fie-toi à moi.

ANTOINE ARBOUR – D'ailleurs, madame Bourdon, il faut que je vous dise que Pierre et moi on a des terres voisines. Nos femmes vont se voir tous les jours, comme on fait, Pierre et moi. Je vous dis que Marie et Louise n'auront pas de misère. Soyez tranquille!

(Antoine et Pierre enserrent leurs futures. Charlotte s'approche de madame Bourdon et essuie une larme).

CHARLOTTE – Ah! Je ne suis pas jalouse, madame, ah! non, c'est pas ça. Mais elles ont l'air si heureuses. J'aimerais, moi aussi, trouver un mari gentil et prévenant comme ceux de Marie et Louise.

(Le greffier écoute, intéressé. Charlotte le regarde, et il baisse la tête, comme pris en défaut. Pendant ce temps, le notaire relit à voix basse les contrats).

ANTOINE ARBOUR – Avoir une femme, ça veut dire qu'on est quelqu'un. Ça nous replace dans le monde, Pas vrai, Pierre?...

MARIE RENAUDIN – *(sérieuse)*, Vous deux, soyez gentils pour Charlotte. Nous avons tous promis de l'aider.

ANTOINE ARBOUR – Vous avez raison, Marie. Excusez-nous...

MADAME BOURDON – Charlotte, vous avez déjà refusé deux prétendants. Vous avez bien fait. Je vous félicite. N'engagez votre vie que lorsque vous serez sûre que vous serez heureuse. Vous êtes libre, sachez-le, vous êtes libre.

MADAME BOURDON – Je pensais...

MADAME BOURDON – Oui, vous pensiez, vous aussi, comme bien d'autres, que nous allions vous marier de force, comme une esclave. Non!

LE NOTAIRE – Non, non et non! On ne fait pas venir les jeunes filles ici pour les marier de force. On n'est pas dans un pays sauvage!...

MADAME BOURDON – Le notaire m'a appelée tout à l'heure Notre-Dame-des-Épouseuses. Ce n'est pas par dérision. C'est même un qualificatif qui m'honore. C'est votre bonheur que je cherche à vous toutes. À vous, Marie. À Vous, Louise. Et à vous aussi,

Charlotte, et je vous promets que vous allez trouver un mari à votre goût.

CHARLOTTE – Merci, madame, vous êtes bien bonne. (*Charlotte va se pencher sur l'épaule de Marie*)

LE NOTAIRE – (*à voix basse à Madame Bourdon*) Madame, j'ai l'impression que Charlotte, si elle le veut, bien entendu, n'aura pas longtemps à attendre...

MADAME BOURDON – Vous croyez?...

LE NOTAIRE – (*discrètement*) Mon greffier...

(*Le greffier s'affaire toujours dans ses papiers. mais on voit qu'il ne perd rien de la conversation*).

MADAME BOURDON – Vous pensez que?...

LE NOTAIRE – Madame, le rôle d'un notaire est de sonder les reins et les cœurs, comme on dit dans l'Évangile. Les cœurs surtout. Les reins, on laisse ça aux chirurgiens. Sans me vanter, je puis vous dire, dans 95 pour cent des mariages dont je rédige les contrats, quels sont ceux qui vont s'entendre. Cela, rien qu'au comportement des conjoints quand ils sont à mon étude. Je les observe. Je les juge.

MADAME BOURDON – C'est intéressant pour moi, ça!...

LE NOTAIRE – Madame, si j'avais l'honneur de vous accueillir plus souvent à mon étude, je pourrais vous livrer bien des petits secrets...

MADAME BOURDON – C'est promis: je reviendrai. Mais en attendant, notaire, qu'est-ce qu'on fait pour Charlotte?...

LE NOTAIRE – (*souriant et narquois*) Je crois que nous ne pouvons plus rien pour elle. Regardez...

(*Le greffier (un crayon sur l'oreille), cause avec Charlotte et l'entraîne vers sa table de travail. Tous regardent discrètement la scène*).

MADAME BOURDON – (*au notaire*) Oui, je crois que vous avez raison.

MARIE RENAUDIN – (*à Louise*) Dis-moi pas que l'amie Charlotte va épouser un homme de la ville!...

LOUISE ROBIN – Ce, gratte-papier a l'air de lui plaire. Tant mieux pour elle!

ANTOINE ARBOUR – (*solennel*) Un greffier, c'est un homme instruit. Presque qu'autant qu'un notaire.

MARIE RENAUDIN – Louise, j'y pense: Charlotte, elle, était la fille d'un notaire. Elle nous l'a dit.

LOUISE ROBIN – C'est vrai. Tu te rappelles, le notaire LeMoyne. Il est mort brûlé dans sa maison. Charlotte seule en est sortie vivante. C'est après l'accident qu'elle est venue à notre couvent.

MARIE RENAUDIN – C'est vrai, je m'en souviens.

LOUISE – Quoiqu'il arrive, on ne la laissera pas tomber.

MARIE RENAUDIN – J'ai l'impression qu'elle n'aura plus besoin de notre aide.

LE NOTAIRE – (*au greffier*) Gilbert, nos contrats!

LE GREFFIER – (*il cause toujours avec Charlotte. Il sursaute*). Ils sont prêts, notaire, ils sont prêts. Les voici. Tout est en ordre.

LE NOTAIRE – (*solennel*) Je dois maintenant lire à haute voix les contrats de mariage, comme le veut la loi.

ANTOINE ARBOUR – On vous écoute, notaire, C'est la loi qui parle.

LE NOTAIRE – Voici le premier contrat. – Par devant Pierre Duquet, notaire royal et tabellion demeurant à Québec, furent présents: Antoine Arbour...

ANTOINE ARBOUR – Ça c'est moi.

LE NOTAIRE – Originaire de La Rochelle, en Saintonge, demeurant en la seigneurie de Dombourg, et Marie Renaudin...

ANTOINE ARBOUR – Ça, c'est toi, Marie!...

(*Pendant que le notaire lit les contrats à haute voix, madame Bourdon s'approche du greffier et de Charlotte*).

MADAME BOURDON – Monsieur Gilbert, jamais je ne vous ai vu aussi gai!

LE GREFFIER – Il y a de quoi, madame! Il y a de quoi! C'est la première fois que – comment dirais-je – mon Dieu, que je suis nerveux! C'est la première fois que... je m'attache vraiment. Oui, c'est ça, que je m'attache.

CHARLOTTE – Ah! vraiment?...

LE GREFFIER – (*à madame Bourdon*) Vous savez, madame, qu'il en est passé ici des jeunes filles: des belles, des moyennes et des pas belles. Je les ai lorgnées, toutes, l'une après l'autre. J'ai un métier qui me permet ça. Non! J'étais pas intéressé. Un petit quelque chose me disait en moi-même: «Gilbert, c'est pas ton tour!»

CHARLOTTE – Et maintenant?...

LE GREFFIER – Maintenant, c'est différent. Je veux dire que c'est différent quant à moi. Pour vous, j'ignore encore ce que vous en pensez...

CHARLOTTE – Nous en parlerons, si vous voulez, dans les jours à venir.

LE GREFFIER – Oh! merci bien, mademoiselle Charlotte. Merci bien.

LE NOTAIRE – (*il a terminé la lecture des contrats*) Gilbert, où êtes-vous?

(*Le notaire regarde, et aperçoit son greffier auprès de Charlotte*).

LE GREFFIER – (*nerveux*) Tout de suite, notaire, tout de suite. (*à Charlotte*) Je n'en ai que pour une minute (*il veut faire un mot d'esprit*)... une minute de notaire!...

LE NOTAIRE – (*il étale les documents*) Maintenant, je vous invite tous à signer les contrats que je viens de lire.

(*Tous défilent. Le greffier indique à chacun l'endroit où il doit signer, et présente la plume à chacun*).

LE NOTAIRE – (*à madame Bourdon*) Madame, j'ai l'impression que notre pays vient de s'enrichir.

MADAME BOURDON – C'est aussi mon opinion, notaire. Je suis bien heureuse!...

(*Madame Bourdon s'approche des deux couples et étend les bras comme pour les encercler*).

ANTOINE ARBOUR – Et nous donc! Et maintenant, écoutez notre serment!

(*Marie, Louise, Antoine et Pierre, ensemble*)

ENSEMBLE – À LA VIE, – À LA MORT!

ANTOINE ARBOUR – C'était notre devise, Pierre, en venant ici. Elle reste la même! À nous quatre!

PIERRE MORAN – Elle reste la même! À nous quatre!

(*Marie Renaudin essuie une larme, puis se penche sur l'épaule d'Antoine. Louise fait de même avec Pierre*).

ACTE CINQUIÈME

(*Décor: de nouveau dans la maison de Marie Renaudin, à Dom-bourg, comme au début. – Mêmes personnages*).

MARIE RENAUDIN – (*Comme si elle sortait d'un rêve*). Oui, c'est comme ça qu'on s'est connus. qu'on s'est aimés, qu'on s'est mariés, qu'on a vécus, tous ensemble. Ah! Quelle vie! Une vie qu'on n'aurait jamais imaginée. Et pourtant, on l'a vécue! Oui, nous autres, les petites filles de Paris. Les «Filles du Roi», comme on nous appelait!

LOUISE ROBIN – Oui, c'est bien comme ça que ça c'est passé.

PIERRE MORAN – Pour moi, depuis mon mariage, c'est comme si c'était hier!...

MARIE RENAUDIN – Vous avez été de bien bons maris pour nous, Pierre. Ça, je dois te le dire, comme je l'ai dit souvent à Antoine. Chaque fois qu'il revenait de voyage, je le lui disais. (*Elle rêve...* Comme je m'ennuyais de lui, pendant ses voyages!... Toi aussi, Louise. Comme on en a parlé ensemble, pendant qu'on était seules!...

LOUISE ROBIN – (*Elle cherche à consoler Marie*) Malgré ce qui vient d'arriver, Marie, On a eu bien des satisfactions pendant ces vingt ans. J'ai jamais regretté ma décision. Non, jamais!

MARIE RENAUDIN – Moi non plus. Moi non plus, Jamais!... Jusqu'à aujourd'hui... Mais on vient de m'enlever Antoine, Antoine, mon mari, que je ne reverrai plus, jamais, jamais... On vient de tuer mon mari. Savez-vous ce que ça représente pour moi. Mon mari!... On était si heureux ensemble!... Il n'est plus là. Et vous, vous êtes revenus...

(*Lentement, Marie s'approche de la fenêtre. Tous, effarés, la suivent des yeux. Marie regarde au loin, les yeux hagards*).

MARIE RENAUDIN – Pays de malheur qui dévore nos hommes! Pays de misère! Pays de désespoir!... Qu'on a été folles de venir s'enterrer vivantes, dans les bois, dans la neige, dans les tempêtes: Parmi les ours, parmi les Sauvages!... Une vie de chien qu'on a eue! — Et encore les chiens ont mieux vécu que nous, et je les envie!...

LOUISE ROBIN – (*effrayée, elle s'approche de son mari. Renée essuie une larme*) Pierre, qu'est-ce qu'on va faire!...

MARIE RENAUDIN – (*elle se tourne et s'avance dans la pièce*) – J'ai eu des enfants, oui, Je les ai aimés, je les ai soignés. Je les aime encore. — Pourquoi que je les aimerais pas?... Une fois sur deux, je les ai mis au monde toute seule. Oui, toute seule, moi une petite

filles du Roi, une petite fille de Paris! — Même une fois, dans la grange, en soignant les animaux, étendue sur la paille, comme une vache! Oui, comme une vache! Si c'était arrivé en hiver, je serais morte là. Et Nicole aussi! À toi aussi Louise, ça t'est arrivé!...

LOUISE ROBIN — (*elle sanglote*) C'est vrai, ça m'est arrivé deux fois: pour Lucien et pour Marie-Thérèse.

MARIE — (*elle s'est assise à un bout de la table*) On a enduré sans se plaindre. Presque à chaque printemps, nos hommes partaient, là-bas, bien loin. Où?... Je ne sais pas. Je l'ai jamais su, Dans des pays aux noms sauvages: les Outaouais, Makinac, les Hurons. Ils allaient chercher des peaux de castor. On restait seules à les attendre... «Je reviendrai», qu'il disait encore en partant, la dernière fois! Pierre te disait la même chose, Louise...

LOUISE ROBIN — (*elle regarde Pierre*) — Oui, c'est vrai. Il me disait la même chose.

MARIE — Tu le sais, Louise. Tous les jours: le matin, dans la matinée, le midi, l'après-midi, le soir avant la brunante, à tout instant, on regardait au loin, aussi loin qu'on pouvait sur la rivière. On regardait s'ils ne s'en revenaient pas... Tout à l'heure encore, par instinct, par habitude, parce que je l'ai fait tous les jours pendant des années, j'ai regardé... Toi aussi, Louise ..

LOUISE — Oui, c'est vrai. Moi aussi, j'ai regardé...

MARIE — J'ai regardé, et il n'est pas revenu, Vous comprenez?... I l n' e s t p a s r e v e n u ! Il y a laissé sa peau, comme il avait dit des fois! Je ne veux même pas savoir comment il est mort! Noyé?... Mangé par les ours?... Tué par les Sauvages?... Qu'est-ce que ça change, Il est mort!... Je ne le reverrai plus. Plus jamais!...

(*Elle s'approche de nouveau de la fenêtre, et regarde au loin. Les autres, effarés, suivent ses mouvements*).

MARIE — (*après quelques instants de silence*) — Au moins, si je savais où il se trouve. J'irais le retrouver. N'importe où... Oui, je partirais, toute seule, à pieds, en raquettes, en canot, dans la neige, dans le vent, dans les bourrasques, à travers les bois, sans m'arrêter. Oui, j'irais le retrouver. Et je mourrais avec lui!...

LOUISE — (*à son mari*) — Pierre, il faut faire quelque chose. Pauvre elle! Elle est en train de devenir folle!

MARIE — Je braverai les ours, les Sauvages, et je le rejoindrais!... Oui, je le rejoindrais. (*après un silence*) — Oui, mais où?...

Antoine, où es-tu?... Je veux partir, te retrouver!... Quitter ce pays de malheur!... Je veux partir!... Partir,... partir... maudit pays!... Pourquoi qu'on a été assez folles pour venir s'enfouir ici?... Pays de malheur, qui a tué Antoine!...

Les cris de Marie ont réveillé le bébé, dans la pièce voisine. On entend des pleurs. Marie écoute, et elle se calme.)

MARIE – Mon Dieu! C'est moi qui l'ai réveillé. – Je vais le chercher. *(Elle revient en portant le bébé et va le bercer en le dorlotant.)*

MARIE – Pauvre bébé !... Cher petit amour!... Tu sais bien que je ne peux pas t'abandonner... Qu'est-ce que tu deviendrais?... C'est ton pays à toi, pas vrai?... C'est le pays de ton père aussi... Ton père qui est mon fils *(elle regarde son fils un long moment)*... Comme je vieillis!... Je suis grand'mère, et j'y avais jamais pensé!... Louis, c'est ton pays, ici?...

LOUIS ARBOUR – *(il vient se mettre à genoux près de la berçante)* – Oui, maman, c'est mon pays. J'en ai jamais connu d'autre. Pourquoi voudrais-tu que je ne l'aime pas?... *(Il caresse sa mère)*. Papa est mort, c'est vrai. Mais je le remplacerai... Je mourrai moi aussi un jour, et Michel me remplacera. C'est la vie... *(Marie essuie une larme, puis regarde Pierre Moran)*

MARIE – Toi aussi, Pierre. C'est devenu ton pays, ton vrai pays...

PIERRE MORAN – Oui, c'est vrai. Je l'ai choisi, et j'y reste. Même si Antoine n'est plus avec nous autres. Un malheur, on ne sait jamais quand ça arrive. C'est l'affaire du bon Dieu. Ça aurait pu m'arriver aussi. Pour mourir, ç'est pas nécessaire d'aller loin. On n'est pas maître de ça!...

MARIE – Et toi, Louise?

LOUISE – *(elle vient s'agenouiller de l'autre côté de la berçante)* – C'est vrai, Marie, que ça été dur, bien, dur des fois. Tout ce que tu as dit, c'est la vérité. Bon Dieu! que c'est donc vrai! Mais, quand Antoine vivait, on n'y pensait même pas, tellement on a trouvé de bons maris. *(Elle caresse le bébé)*. — Quand on y pense, Marie, tu ne trouves pas que pour de pauvres petites filles du Roi, comme nous, on a tout de même eu de la satisfaction dans la vie?... Et si c'était à recommencer, on ne changerait pas?...

MARIE – *(après un silence)* – J'étais en train de déraisonner, tout à l'heure. J'ai été heureuse, voyez-vous. Très heureuse, comme l'a dit Louise. Mais quand le bonheur s'arrête tout à coup, on perd la

tête. C'est comme ça, la vie. C'est pour les autres qu'il faut vivre, pas pour soi... Tout doit se payer: la mort comme la vie... (*Elle songe un instant, en caressant le bébé*). – Je commence à me faire vieille. J'ai surtout bien vieilli depuis tout à l'heure. Antoine n'est plus là. Mais vous, vous êtes là. Je reste avec vous autres. Avec toi, petit (*elle caresse le bébé*). Avec toi, Louise; avec toi, Renée. Vous allez nous remplacer!...

(*Elle lève les yeux sur Louise et Pierre*)

MARIE – Louise, Pierre: (*après un silence*) – Vous vous rappelez: «À la vie, à la mort!». C'était notre serment!... J'allais l'oublier. Pardonnez-moi!...

(*Elle courbe la tête et s'endort, en berçant le bébé*)

Septembre 1969

Rapportville.